Le rôle de la philosophie dans l'oeuvre des universités catholiques

L'Université est une école de pensée. La philosophie est la plus haute forme de la pensée humaine. La philosophie chrétienne, enfin, est cette pensée humaine, purifiée par la grâce et fortifiée par la Révélation.

Nous tenons là déjà pourquoi la philosophie chrétienne, dans nos universités catholiques doit occuper la première place et imprégner tout l'enseignement.

* * *

J'ai dit ailleurs [1]: l'Université est le cerveau d'une nation. J'ai osé l'appeler la cornue vivante dans laquelle s'élaborent les doctrines, les systèmes, et les orientations d'un peuple. La physionomie morale d'un groupement, au milieu de l'humanité, et sa personnalité ethnique, ce qui constituera sa puissance précisément humaine, puissance toujours victorieuse et incorruptible, viendra de la qualité de son esprit, du caractère de sa culture spirituelle, partant de son haut enseignement. Telle est la norme.

Depuis le treizième siècle, le siècle en Europe de la doctrine, comme l'avait été dans le monde ancien celui de Socrate et de ses disciples, les grandes Universités d'outre-océan ont servi de baromètre à la civilisation. A l'avance, on a pu y lire les pronostics sûrs des variations et des tempêtes sociales. Selon la pureté de leur pensée, elles ont été pour l'humanité des bouillons de culture de l'ordre politique ou de la révolution. Ceci a tenu, en définitive, à la philosophie qu'elles ont cultivée.

Ajoutons que les sociétés modernes, malgré tant d'orages qui ont abattu les donjons et les dynasties, n'ont pu s'affranchir encore au total

[1] Discours à la messe du Saint-Esprit, au début de l'année universitaire 1927-1928, à Montréal. Voir *Revue trimestrielle*, décembre 1928.

des institutions publiques et de la conception morale de la chrétienté, tant les Universités d'antan, par la doctrine qu'elles ont dispensée, avaient marqué à leur empreinte la pensée commune, et façonné inaltérablement les générations et les sociétés pétries de leur enseignement. Des passions mauvaises rendirent celles-ci insensées et cruelles, mais leur sens moral se maintint ou se réveilla à la vivacité des lumières du passé.

Autre constatation. Les déviations de l'esprit européen ont trouvé dans les Universités leur principe, je veux dire dans la philosophie de ces institutions, le jour où les docteurs rompirent avec les évidences qui en avaient inspiré la création. Et si la civilisation médiévale doit totalement s'affaisser, comme il est à craindre, dans le bolchévisme et la révolution mondiale, c'est que les principes régulateurs de la raison humaine auront d'abord été submergés par l'envahissement du positivisme stérile et du scepticisme dissolvant de la pensée moderne.

Reconnaissons-le, la physionomie intellectuelle de notre race et son influence propre en terre d'Amérique, nous les tenons des caractères de cette culture traditionnelle que nous ont léguée par la France les Universités. Aujourd'hui, le rôle de nos institutions de haut enseignement, si elles veulent être au niveau de leur mission, sera de prolonger et d'agrandir même, sur un théâtre moderne et en ce monde américain, ce que furent autrefois les magnifiques écoles qui servirent de laboratoire aux cristallisations doctrinales de la *philosophia perennis*, et de tribune au bon sens inconfusible de l'humanité. Ce sera d'établir, au nom de notre race, la primauté de l'esprit sur la chair et de la conscience sur le dollar. Je le présume, dans les préoccupations de réforme pédagogique de l'enseignement qui s'agitent fort opportunément en cette province-mère, tous s'attachent suffisamment à cette règle majeure. L'oublier un moment serait rompre l'équilibre même de toute la tradition qui nous a faits grands et même irréductibles malgré nos malheurs.

* * *

J'ai encore un pas à faire, avant d'être en plein coeur de notre sujet. Nous parlons de philosophie chrétienne. Voilà qui laisse un peu d'équivoque, et je veux tout de suite la dissiper. C'est plus encore que j'entends dire. Je veux signifier, en effet, la philosophie thomiste. A quoi il y a deux bonnes raisons.

La première, c'est que pour quiconque l'examine sans préjugé, le système thomiste, dans la variété des synthèses de pensée dues aux docteurs chrétiens, est à la fois le plus naturel, le plus cohérent et le plus complet. Il n'est pas une façon de résoudre des problèmes épars ou isolés. Il est une manière d'entendre toute la vérité humaine, d'en saisir toutes les questions pour les résoudre selon sa méthode propre, toujours la même, celle de l'objectivité et de la coordination de l'être. Le thomisme est une philosophie d'ordre, c'est-à-dire d'unité et de hiérarchie, en fonction du primat de l'être. Hiérarchie métaphysique, qui gradue les essences selon leur participation à l'être. Hiérarchie logique, qui étage les idées selon leur rapport à l'être, c'est-à-dire selon leur degré d'abstraction ou de dématérialisation. Hiérarchie morale, qui échelonne les fins, et par conséquent les biens et les devoirs, selon leur participation au Bien ou à l'Etre suprême. Aucun docteur, à l'égal de l'Ange de l'Ecole, ne s'en tient avec plus de rigueur à ces règles. Voilà pourquoi le thomisme, s'édifiant sur le terrain du sens commun, porte dans les hauteurs de la spéculation rationnelle, plus audacieux et plus droits que tout autre système ses sommets. Ce qui ne suppose ni exclusivisme ni cantonnement. Le Très Révérend Père Gillet, Maître Général de l'Ordre des Frères Prêcheurs, vient de l'écrire élégamment: « Pareil à ces géants des Alpes qui, de toute leur hauteur vertigineuse, dominent les pics qui les entourent, mais qui, à distance, et dans une fausse perspective, n'ont pas l'air quelquefois d'être plus grands qu'eux, ainsi saint Thomas dépasse en valeur intellectuelle tous les docteurs de son temps. Mais il ne s'en détache point; s'il est plus grand qu'eux, il fait corps avec eux. On mesurerait même difficilement la hauteur de son génie, si on voulait l'isoler des sommités qui lui font escorte, et l'abstraire du milieu scolaire qui l'a fait éclore et où il s'est prodigieusement épanoui. Mais pour la même raison, et quand on ne se place pas à la distance et dans la lumière voulue pour porter sur lui un jugement de valeur, on peut se tromper et l'estimer moins grand que nature. Il ne faut pas chercher d'autres motifs aux erreurs d'appréciation que certains esprits de notre temps, par ailleurs très distingués, ont pu porter sur son oeuvre. » [2]

[2] Voir dans la revue *Angelicum*, avril-juin 1930, article *La méthode philosophique de Saint Thomas d'Aquin et l'expérience*, pages 147, 148.

L'on serait hésitant à croire à cette transcendance du Docteur dominicain, ou du moins à l'exprimer, s'il n'y avait pour nous en assurer l'autorité même de l'Eglise, et voilà la seconde raison pour laquelle, dans nos Universités, philosophie chrétienne revient à dire avant tout philosophie de saint Thomas d'Aquin.

Naguère, j'ai cru établir, sans laisser place à la discussion, le sentiment de l'Eglise à ce sujet. [3] Je n'y reviendrai pas en détail. S'il est un point acquis dans la discipline doctrinale actuelle du catholicisme, c'est sans conteste la dictature intellectuelle de l'Angélique Docteur. « Ceux qui veulent être vraiment philosophes, (et les religieux doivent surtout le vouloir) sont obligés », écrivait Léon XIII le 25 novembre 1898, aux Frères Mineurs, « d'établir les principes et les bases de leur doctrine sur saint Thomas d'Aquin ». — « S'il se rencontre des docteurs en désaccord avec saint Thomas », avait-il précédemment exposé aux Jésuites (30 décembre 1892), « quel que soit par ailleurs leur mérite, l'hésitation n'est pas permise, les premiers doivent être sacrifiés au second ». L'encyclique *Studiorum ducem* de Sa Sainteté Pie XI, du 29 juin 1923, l'a remis en lumière et en a donné toutes les raisons. Les directions pontificales qui tracent le programme de l'enseignement philosophique dans la chrétienté, par leur discrète précision et leur forte envergure, sont d'une douce et irrésistible vigueur. Quand on se reporte au milieu historique qui les a vu naître, [4] les canons 589 et 1366 du droit commun de l'Eglise latine, en particulier, marquent avec évidence, pour tout esprit impartial et renseigné, la volonté irréfragable et nette de l'Eglise de briser les traditions les plus prolongées et d'arrêter les courants les plus forts qui s'opposeraient aux enseignements de l'Ange de l'Ecole.

« L'Eglise, selon Benoît XV, a proclamé que la doctrine de Thomas d'Aquin est la sienne propre: *Cum Thomæ doctrinam Ecclesia suam propriam edixit esse.* » [5] Paroles parmi tant d'autres aussi formelles qu'a prononcées le magistère suprême à la gloire du Docteur « spécifiquement

[3] Controverse avec le Révérend Père Longpré, O. F. M., *Le Droit*, 25 novembre, 5 décembre et 9 décembre 1927.

[4] Voir nos articles sur *Le Thomisme avant et après l'Encyclique Aeterni Patris*, dans la *Revue dominicaine*, mai, juin et septembre 1929.

[5] Encyclique pour le septième centenaire de la mort de saint Dominique, 29 juin 1921, *Fausto appetente die*.

catholique, philosophe et théologien de Pierre et de la catholicité. »[6] Songez à la valeur d'un système philosophique dont la formule se présente ainsi avec un pareil coefficient d'être la philosophie dont l'Eglise, l'Epouse de la Sagesse Incarnée, a été dotée par le Verbe pour en user dans ses spéculations mentales.

Cette Eglise, elle est indéfectible. Elle est la gardienne de la vérité. Elle ne saurait, dans une législation, comme celle du Code de Droit canonique, qui a recueilli toute la sagesse de ses réflexions vingt fois séculaires, se prononcer provisoirement ni avec légèreté; ses formules sont définitives, quand il s'àgit de points capitaux comme celui de la formation du cerveau de ses clercs, et des règles de pensée à leur fournir. L'Esprit divin qui l'anime en son gouvernement comme en son infaillible magistère la retiendrait d'amener l'intelligence de ses ministres à une école dangereuse ou incertaine. Si l'Eglise est thomiste, et elle l'est indéniablement, c'est parce que Dieu le veut ainsi. Aussi bien les exégètes trop avisés ou débonnaires et les jongleurs de commode épikie s'useront-ils les dents avant d'avoir rongé des textes durs et précieux à l'égal du diamant. *Væ mihi si non thomistizavero.*[7]

Je réponds à une objection. La vérité philosophique, dira-t-on, ne relève point du magistère catholique qui n'a, en tant que tel, d'autre objet que la révélation du Christ. Fort bien. Donc, il n'a pas à s'exercer d'une façon directe et en vertu de sa fonction primaire, sur les vérités naturelles et les systèmes philosophiques, je le concède. Mais en tant que la vérité rationnelle précède la foi et que la philosophie en formule les dogmes, l'Eglise a lieu de se prononcer sur cet objet. La théologie ne peut pas se développer dans l'esprit humain sans se servir des vérités philosophiques, qu'établit la raison, et qu'elle met en contact avec les données de la foi, pour en faire jaillir les conséquences qu'elles contiennent virtuellement. Elle surélève ainsi la philosophie et en *use* comme d'un instrument. Il appartient donc à la théologie, et il appartient au magistère de l'Eglise, indépendante *a priori* de tout système philosophique, d'en examiner la solidité, de juger à sa lumière les énoncés des philosophes, et d'assumer

[6] *Le Docteur Angélique*, par Jacques Maritain, page 153.
[7] *Antimoderne*, par Jacques Maritain, *préface*.

parmi les divers systèmes de pensée humaine, celui qui sera entre ses mains *le meilleur instrument de vérité.*

* * *

Ces précisions faites, il est temps de reprendre la thèse tout à l'heure annoncée. Deux points partageront cette étude. Le premier, théorique, déclarera les rapports de la philosophie avec ce qu'on peut appeler l'esprit universitaire. Le second, pratique, fournira par manière de corollaires, des réflexions sur les conditions de cet esprit chez nous.

I. — *Des rapports de la philosophie thomiste avec l'esprit universitaire.*

L'on pourra discuter sur l'étymologie formelle ou l'origine historique du mot *université*. Il reste acquis que l'Université est de nos jours l'ensemble des chaires de haut enseignement, et l'Universitaire celui qui, au-dessus des données vulgaires et d'une culture moyenne dans les sciences et dans les arts, en possède les principes majeurs. C'est du moins dans ce sens que je veux l'entendre. Or c'est la philosophie qui relie les diverses chaires sur un terrain commun et qui fournit à toute science sa racine et sa sève. En d'autres mots, c'est la philosophie qui donne au penseur de l'envergure et de la transcendance. C'est elle qui fait l'universaliste et le haut-penseur dans la manière de considérer tous les problèmes de la vérité. Elle crée l'esprit universitaire, qui permet de juger universellement de la vérité qui forme le spécialiste fécond, qui subjugue enfin les élites et retient par elles les sociétés dans la captivité salutaire de la foi.

* * *

La philosophie crée l'esprit universitaire.

Partons de la définition exacte de la philosophie. Comme nous l'entendons, elle est une connaissance scientifique qui, par la lumière naturelle de la raison, considère les causes premières, c'est-à-dire les raisons les plus générales et les plus élevées de toutes choses. S'occupant de tout objet à connaître, la philosophie possède, on le voit tout de suite, un rôle universel. Elle marque ainsi dans l'abstrait ce que dit au concret l'oeuvre universitaire.

Dissipons toutefois une grossière équivoque qui a échappé à de célèbres penseurs. Pour avoir mal compris le domaine universel de la philosophie, Descartes en a fait la science unique, dont toutes les autres ne seraient que des parties. Erreur. Auguste Comte et les positivistes, au contraire, ont voulu la diluer jusqu'à la résoudre dans les sciences de pure expérimentation. Autre erreur. L'une et l'autre, confusion élémentaire entre l'universalité de la matière propre à la philosophie et l'universalité des points de vue. A leur façon incisive, Aristote et saint Thomas, distinguent : la philosophie et l'ensemble des autres sciences ont le même sujet *matériel* à connaître, mais la philosophie en considère les raisons les plus universelles, les causes premières, tandis que les autres disciplines scientifiques considèrent formellement, chacune en son objet propre, les causes secondes ou les raisons plus particulières et prochaines, c'est-à-dire proches du fait contingent et du détail des phénomènes qui tombent sous nos sens.

Le physicien examine les corps, il les pèse, il en calcule les forces, il en détermine le jeu; en vain en cherche-t-il, avec ses moyens propres, la constitution profonde, d'où jaillissent les propriétés naturelles, la corruptibilité, la migration, l'étendue.

Le botaniste voit une plante. Il lui appartient d'en découvrir des raisons prochaines: *la cause efficiente,* une semence produite par une plante de même espèce; la *fin,* reproduire pareille semence; la *constitution* physique, laquelle comporte deux éléments, un organisme statique et un fonctionnement dynamique. Il ne peut pas aller plus loin, il n'atteint que les causes prochaines et particulières à cette espèce. Au philosophe de rejoindre la cause efficiente première et transcendante de cette plante, comme de *tout* être fini, le Créateur; sa cause finale *ultime,* répondre dans le grand plan de la nature au dessein de ce même Principe premier; ses causes intrinsèques radicales, communes à *tout* être corporel, matière et forme, et même à *tout* être créé, acte et puissance. En ceci, le botaniste n'est plus chez lui.

Les sciences biologiques en général examinent les faits vitaux; elles en mesurent leur évolution, elles en posent les conditions régulières; elles ne sauraient rien dire de la nature même de la vie, qui ne relève pas de l'observation microscopique et positive, mais de la pensée abstraite, du philosophe.

L'astronome considère le mouvement des astres dans l'empyrée; il emprunte à la philosophie la notion du temps, de l'espace, du mouvement. La géométrie s'occupe d'étendue, dont elle ignorera la nature, si elle ne s'adresse à la Philosophie physique. L'arithmétique, l'algèbre et tous les calculs, partent de postulats fournis par la philosophie: unité, nombre, réalité mathématique.

On pourrait prolonger ainsi de suite les comparaisons. Celles qui viennent d'être faites suffisent à démontrer qu'en dessous ou au-dessus, selon l'image qu'on préfère, de l'objet global des sciences, il y a des considérations plus profondes, il y a des points de vue plus élevés et plus généraux qui échappent aux sciences et qui constituent le point de vue philosophique.

Or, voilà le principal et premier point de vue universitaire. L'Universitaire, en effet, répétons-le, est l'esprit supérieur. L'esprit supérieur est celui qui domine, qui juge au-dessus des autres esprits. Tel est le philosophe. Plus donc le savant est philosophe, plus il est à même de juger de tout, et particulièrement de la science qu'il cultive ou qu'il enseigne en propre. Et plus une science s'élève et se rapproche de la philosophie, plus elle est universitaire, car plus elle cultive et forme l'intelligence, plus elle fait l'esprit supérieur, capable de voir haut et loin, de juger dans la pleine lumière.

La géographie et la topographie ont de nos jours fait des progrès incroyables de précision et d'étendue. C'est depuis qu'on étudie la terre et ses reliefs du haut des airs. Il a fallu monter pour mieux voir en bas. L'aéroplane éloigne mais élève l'arpenteur et le géographe; il leur permet de mieux embrasser du regard. L'esprit universitaire doit ainsi élever les esprits à la hauteur des vues les plus générales, et il ne le fera qu'à la condition d'être familier avec les hardiesses et l'envergure du vol philosophique. Dès lors, la grande force d'une Université, réside dans l'armature philosophique de son oeuvre; son rayonnement formel et irréductible, c'est celui de la pensée pure qu'elle dégage de toutes ses activités.

* * *

On me fera le reproche d'ignorer la science moderne et de prêter flanc aux blâmes sarcastiques des docteurs *up to date*. Je veux donc exposer maintenant comment, non seulement l'universitaire-philosophe, de

ses hauteurs, doit pouvoir juger les sciences et les contrôler, mais d'une façon prochaine les stimuler et les diriger. En effet, notre philosophie, philosophie de l'être, fondée sur l'expérience, éduque et *forme le spécialiste.* Elle est la seule capable d'accueillir tous les faits généraux ou les lois scientifiques établies par les sciences positives, et de les faire entrer dans un corps universel de doctrine dont toutes les parties soient liées et cohérentes. Elle réalise de la sorte une soudure infrangible et normale entre la métaphysique et les sciences vulgairement dites.

Il n'est pas besoin d'être philosophe, je le veux bien, pour avancer dans quelque science. C'a été le tort de Descartes encore de prétendre que les principes de toutes les sciences dépendent dans leur évidence même de ceux de la Métaphysique, par laquelle il faudrait en tout premier lieu commencer toute initiation scientifique. Exagération manifeste. Mais non moins funeste celle des positivistes qui font les sciences absolument indépendantes de la philosophie.. Du coup, plus de *scientia rectrix.* Les sciences ne forment plus un édifice ordonné, mais un amas chaotique. Auguste Comte voulait tout de même une philosophie pour mettre en bibliothèque sur des rayons étagés les sciences particulières. Il n'a pas vu que cette classification et cette systématisation n'est possible que si la philosophie est une science à part dominant toutes les autres pour les régir et les diriger. Saint Thomas veut, lui, que la philosophie, *magistra et rectrix,* gouverne les autres sciences, mais avec la souplesse d'une direction indirecte et en quelque sorte politique. La philosophie les mène au bout de l'index, et quand il y a lieu les morigène de convenance. [8]

La direction politique, en effet, c'est cela. Ce n'est point prendre par les épaules et pousser. C'est indiquer le terme, tracer la voie et exciter la marche. Comme l'autorité sociale dirige l'individu en ouvrant des avenues à sa liberté, comme la raison dirige le sentiment en dressant les objets qui le font naître, ainsi la philosophie, *rectrix scientiarum,* n'usurpe-t-elle point le rôle des sciences, mais tout uniment, les maintient-elle dans leur propre champ, par son autorité première. Et c'est un bien grand service qu'elle rend au spécialiste savant.

Bien qu'ils s'imposent à l'esprit indépendamment de la métaphysi-

[8] Voir Jacques Maritain, *Introduction générale à la philosophie.* Volume I.

que, les principes des sciences humaines, néanmoins supposent en réalité les principes de la science suprême, et se *résolvent* en eux. Ils peuvent être connus sans ceux-ci mais ne pourraient être vrais si ces derniers ne l'étaient d'abord. « Deux quantités égales à une troisième sont égales entre elles » est un principe mathématique évident par lui-même. Toutefois, il se *résout* en ce principe métaphysique dont il n'est qu'une sorte de contraction: « Deux êtres identiques à un même troisième sont identiques entre eux. » Les principes des sciences ne sont en définitive que des applications morcelées et des incarnations restrictives de l'être universel et des évidences transcendentales.

Bien qu'ils s'imposent à l'esprit indépendamment de la métaphysisique. Dépendance toutefois qui ne leur enlève point, encore un coup, leur autonomie. On voit par suite le rôle de la philosophie dans la formation du savant. Elle n'assigne point positivement au savant la fin de sa science propre. Elle laisse au mathématicien de mathématiquer, au rhéteur de persuader et émouvoir. Mais elle rappelle à l'orateur romantique qui pense démontrer en enflant la voix, que ni les larmes ni la crainte ne sont une évidence; et, au mathématicien, qu'il est incongru, en face d'un beau poème, de s'exclamer: « Après tout, qu'est-ce que cela prouve! » Elle dirige les sciences en réprimant leurs écarts, elle détermine l'ordre des sciences entre elles et prévient leurs empiètements. Chacune tenue à son rang, toutes convergent vers la fin propre au philosophe et qui est souveraine, la vraie sagesse. En un mot, pour revenir à une doctrine féconde, les disciplines de l'esprit moderne et qui veulent perfectionner l'individu doivent être assujetties à la discipline impérissable qui développe la personnalité.

Or c'est ici que le rôle de la philosophie est régulateur dans la formation du spécialiste. Sans doute, la spécialisation est nécessaire mais non une spécialisation hâtive, fatalement stérile, non une spécialisation exclusive qui rend myope. Les organes du vivant ont lieu de se différencier, mais non pas avant que l'embryon n'ait un principe de vie, et sans jamais se détacher de leur tronc commun. Ainsi des spécialisations. Une Université a besoin de facultés distinctes, dont chacune se livre intensément à ses recherches propres de quelque aspect de la vérité et de la science. Mais, sous peine de tout compromettre, que le spécialiste com-

mence par avoir l'esprit universel et qu'il continue de se tenir enraciné dans la métaphysique. Sans quoi, il fait une oeuvre morte et mortifère. Pour ne la point trouver dans son éprouvette, le chimiste niera l'âme, et l'anatomiste déclarera qu'il ne l'a point atteinte de son scalpel.

Voilà bien l'histoire du *scientisme* [9] de nos derniers siècles, produit avorton de l'intelligence des savants, voilà en particulier le *mécanisme* des spécialistes américains.

Le *scientisme,* oublieux de la philosophie et des évidences supérieures, s'est présenté d'abord, à son degré le plus grossier, sous la figure d'un matérialisme universel, asservissant toute entité à la mesure, linéaire ou visuelle, et toute discipline supérieure aux exigences de la quantité et du mouvement.

L'évolutionisme a succédé à ce matérialisme obtus. Il a étudié l'univers, en narrant, à la façon d'un conte, son histoire supposée. Travail facile, qui dispense de philosopher. Il suffit de constater quelques faits dont on constitue une chaîne, en imaginant sans trop d'effort les chaînons absents. Tout évolue, crie-t-on. En se développant, l'énergie devient pensée, la magie religion; le clan primitif noyaute la conscience sociale, le totem se mue en dieu, l'élan vital, cher à M. Bergson, produit chacun de nous. . . et bien pis encore, le besoin crée l'organe, le surhomme jaillit de ses désirs intempérants et orgueilleux. Le tout vient de rien. Telle est l'explication: c'est tout simple et bien clair!

Vous vous récriez, vous n'y comprenez rien: c'est que vous n'êtes pas un spécialiste familiarisé avec le problème!. . .

L'oeil ainsi *daltonisé* par la couleur de sa spécialité, le spécialiste prend bientôt l'attitude la plus servile à l'égard des faits. Il confond le fait brut avec la vérité que celui-ci porte en gestation. En dehors du fait matériel, cylindre enregistreur où toute réalité devrait venir s'inscrire selon lui, il ne voit plus rien autre. L'électricité n'est pas, ce qui existe c'est l'électromètre. L'intelligence succombe sous l'érudition, elle reste faible, ne sachant plus discerner, juger. « Connaître les *raisons* des choses perfectionne l'intelligence, a enseigné saint Thomas, mais non pas leur singularité, pour laquelle d'ailleurs une intelligence bien ordonnée n'éprouve aucun désir. »

[9] Voir *Antimoderne.*

Par la réaction répulsive d'un estomac rétréci, la raison scientiste rejette bientôt et méprise les faits qui ne cadrent point avec sa spécialisation. Les phénomènes biologiques, psychologiques, sociaux, historiques, sont alors cuisinés, alambiqués à désir, pour être rendus acceptables à la biologie, à la psychologie, à la sociologie et à l'histoire dites modernes, scientifiques, critiques, hypercritiques. Ce n'est point toujours l'insincérité née de l'orgueil qui inspire de tels procédés. C'est un manque de philosophie, une faiblesse congénitale au savant moderne. On connaît assez bien là-dessus les aventures du darwinisme, les observations de Charcot à la Salpêtrière, les expériences du Docteur Haeckel, sans compter la découverte des antiquités de Glozel.

Ce dernier cas a bien lieu d'être rappelé. Un docteur fait enterrer par son jardinier une ferraille. On la découvre quelque temps après, et la science s'en émeut. Le docteur et le jardinier trouvent profit au métier. Les savants accourrent, discutent, se battent à coups de oui et de non pour l'authenticité. Les doctes arrivent même d'au-delà des frontières. Les académies font enquête. La diplomatie s'en mêle.

C'est un événement scientifique de première grandeur jusqu'à ce que le stratagème soit, après plusieurs mois de subterfuges et de profits, découvert.

Tout cela se passait non pas aux Indes, mais en France, ni au moyen-âge, mais en 1926.

On a donc, par le scientisme, une critique à la Renan, un savant à la Berthelot. La griserie du rêve oriental ou la fièvre juvénile de quelque découverte proclameront malgré l'absurdité le nihilisme des causes premières, dont l'esprit humain continue pourtant d'avoir faim et soif.

Le scientisme finit donc par assujettir l'esprit à l'imagination et à la vanité des découvreurs, à la sensibilité, à l'impressionisme des travailleurs en cabinet. Chacun peut le constater à peu de frais en examinant ce qui s'appelle communément de nos jours recherches scientifiques, psychologie expérimentale, *mind tests, Christian science,* doctorat en philosophie et universités à l'américaine.

Lorsque manque cette sagesse philosophique qui garde une science en de justes proportions au regard du spécialiste, inconsciemment la visière du point de vue propre restreint tout le champ visuel de son esprit.

Considérant non plus l'objet qui est devant lui et dont il ignore tant de choses mais le peu de science qu'il a réussi à en dégager, le spécialiste prétend tout expliquer avec ce qu'il connaît déjà et faire le monde à la mesure de son manomètre. On a alors des intellects rétrécis, matériels, sans horizon, bornés. Avec un orgueil qui les rend stupides, ils se prononcent d'autant plus sentencieusement sur les vérités qu'ils ignorent, — vérités apprises, peut-être par les humbles du catéchisme, — qu'eux-mêmes connaissent en mathématique ou en physique des lois ou des phénomènes merveilleux.

C'est à détruire le scientisme, à former le savant robuste en son bon sens autant qu'intuitif en ses aperçus, que la philosophie traditionnelle servira et qu'elle doit s'employer. Elle empêche de jongler, par orgueil ou par illusion, avec les faits et les postulats. Dans l'article auquel il a été fait allusion tout à l'heure, le Très Révérend Père Gillet met en évidence une fois de plus la valeur incontestable du thomisme par sa méthode de vraiment *scientifique*, par sa fidélité constante à une argumentation rationelle basée sur l'expérience. Il le démontre en particulier dans l'élaboration thomiste du problème de la connaissance, et dans la génèse de la morale sociale, selon saint Thomas. Et il conclut par un paragraphe résumé ici et qui répond du coup à l'objection qu'on serait tenté de faire à un thomisme universitaire: la philosophie de saint Thomas est aussi peu systématique que possible, on ne retrouve en elle que ce que l'expérience nous a forcé d'y mettre.

Le treizième siècle fut grand, dans sa philosophie, parce qu'en même temps qu'elle éclairait les intuitions à l'intérieur du dogme, la recherche philosophique pour elle-même n'était point négligée ni par un Albert le Grand ni par un Thomas d'Aquin, et l'investigation des phénomènes de l'expérience, et même l'observation scientifique servie par les moyens rudimentaires de l'époque, n'étaient pas non plus méprisées.

Vinrent bientôt les siècles d'une métaphysique anémiée, d'une scolastique verbeuse et évidée. Quand les sciences modernes commencèrent à éblouir par des découvertes qui avaient l'air de changer l'axe de là raison humaine, il eût incombé aux détenteurs de la sagesse de purifier la science de ses illusions. Mais les uns étaient trop isolés et trop occupés à sauver l'essentiel de la métaphysique, et les autres trop hargneusement

retranchés derrière les murs de l'Ecole et les faibles remparts de leurs syllogismes, sans prendre aucune part ni même aucun intérêt à l'immense effort scientifique qui ébranlait le monde autour d'eux. Tels de nos jours encore les métaphysiciens désincarnés qui lèvent les épaules et sourient de toutes les sciences physiques dont ils n'ont jamais su apprendre les quatre points cardinaux.

Ce n'est pas de la sorte, évidemment, que les métaphysiciens aideront et purifieront les spécialistes. La philosophie n'a pas pour fonction, de bouder les sciences, mais de les guider. Galilée formule le principe d'inertie: le philosophe jugera et dans quelle mesure ce principe est compatible avec la thèse cosmologique du mouvement, par suite il lui posera des bornes essentielles. Gassendi conçoit la théorie des atomes: la physique constatera ou non leur existence, mais la philosophie saura dire qu'ils ne sont pas les ultimes principes réels des corps, ni l'explication de leur unité substantielle. Einstein veut une mathématique relativiste; le philosophe lui permettra d'en faire peut-être une méthode de calcul, mais non certes un concept objectif des corps étendus, ni l'affirmation d'une quatrième dimension proprement dite. Les mécanicistes opposent à la théorie du libre arbitre le principe physique de la conservation de l'énergie: la thèse du libre arbitre sera mieux élucidée, et le postulat des mécanicistes réduit à ses justes proportions.

Bref, on le voit une ferme philosophie inspire au savant de la modestie et donne à son oeuvre de la mesure. Dans une Université il doit flotter une telle atmosphère métaphysique que le spécialiste puisse en respirer le bon sens le plus épuré.

De cette sorte la philosophie imprègnera tout l'esprit universitaire, et commandera chacune des facultés. La culture des lettres, de l'histoire et des beaux arts, hypertrophierait l'imagination et la mémoire, amollirait le coeur et exaspérerait la sensibilité, si elle n'était réglée par la science de la vérité. Les sciences exactes lui dessécheraient le coeur, si le mathématicien méprisait les rouages de la psychologie. Le physicien se perdrait dans la matière, si son esprit n'avait appris à abstraire et à s'élever jusqu'aux conceptions spiritualistes les plus dégagées. La théologie elle-même serait érudition et sèche énumération de textes, sans la philosophie pour lui servir d'étai et comme de clef. C'est pourtant ainsi qu'elle fait son oeuvre d'assise et de lumière.

En résumé, la philosophie a pour fonction de soutenir les divers organes universitaires et de les équilibrer.

* * *

Le troisième rôle qui lui revient dans nos Universités chrétiennes, c'est, je l'ai dit, après avoir créé l'esprit universaliste et formé le spécialiste d'envergure, de subjuguer les élites intellectuelles et par celles-ci toute la société dans les liens de la foi.

Son Eminence le Cardinal Rouleau exprimait naguère en des termes que je ne saurais omettre cette fonction admirable: « La gloire suprême d'une Université catholique et son plus solide rempart contre toute aberration doctrinale, c'est d'ajouter au faisceau des lumières naturelles la splendeur des rayons qui viennent d'en-haut; de poursuivre ses recherches à la clarté de ce double foyer, et de pénétrer son enseignement des principes de la divine Révélation. Alors, la théologie sacrée, tant par la noblesse incomparable que par l'absolue certitude de son objet, domine toutes les connaissances. Elle associe l'homme dès ici-bas à la science éternelle de Dieu lui-même, dont elle est la radieuse participation. Elle dirige de haut toutes les sciences de la terre dans le champ particulier de leurs investigations, et les fait bénificier de sa suréminente splendeur. En retour des clartés qu'elle leur communique, elle reçoit les hommages que ces sciences humaines lui rendent, comme des servantes à leur reine, L'esprit ravi contemple la noble hiérarchie des connaissances humaines qui s'élèvent de degré en degré en se prêtant un mutuel appui. Sciences physiques et mathématiques, sciences métaphysiques, morales et théologiques, toutes montent, dans un croissant resplendissement, des choses visibles au Dieu invisible, de l'être précaire des créatures à l'être éternellement subsistant du Créateur, de la faiblesse de l'être en puissance à la majesté de l'adorable et indivisible Trinité. » [10]

Je voudrais insister sur le rôle protecteur de la théologie, c'est-à-dire de la philosophie éclairée par la foi, à l'égard des autres disciplines, dites parfois non sans abus les sciences profanes.

« Bien que la foi soit au-dessus de la raison, a défini le Concile du

[10] Discours de Monseigneur l'Archevêque de Québec, au déjeûner universitaire du 8 décembre 1926. Voir le *Canada français*, janvier 1927, page 309.

Vatican, il ne peut cependant y avoir entre la foi et la raison aucun dissentiment véritable; car c'est le même Dieu qui, d'une part révèle les mystères et infuse la foi dans les âmes, et qui, d'autre part, a fait don à l'esprit humain de la lumière de la raison, et Dieu ne saurait se nier lui-même ni le vrai contredire jamais le vrai. »

Il faut le reconnaître, la philosophie, comme toute autre science naturelle, est indépendante de la révélation dans sa sphère propre; elle part de ses principes rationels et guidée par la seule rigueur de l'évidence elle se développe d'une façon autonome. Elle est pourtant soumise au magistère de la foi. Tout énoncé philosophique qui contrecarre une vérité révélée est une erreur. Or, c'est la raison éclairée par la foi, c'est la raison soumise au magistère de l'Eglise qui est seule capable de dénoncer telle erreur. Aussi ce magistère a-t-il d'abord le rôle d'épreuve négative à l'égard de la philosophie, en d'autres termes droit de contrôle sur les conclusions philosophiques. Le dogme sert ainsi de garde-fou à l'esprit humain, et cela est un grand bienfait pour la raison, puisqu'il n'y a pas de sottise au monde qui n'ait trouvé quelque faux philosophe pour la défendre.

Le Concile du Vatican a rappelé aussi que la faiblesse de l'homme est si grande que, sans un secours spécial de Dieu, la raison humaine, est incapable de parvenir à posséder toutes à la fois et sans mélange d'erreur, même les grandes vérités d'ordre naturel, dont chacune, prise à part, est cependant dans son rayon visuel. La foi aura donc, en outre, un office positif, celui d'être comme l'étoile polaire et d'orienter l'intelligence humaine, *velut stella rectrix*.

Les sciences physico-mathématiques, il est vrai, portent sur un objet qui, à cause même de son caractère inférieur, n'a guère été touché par la foi, dont le but est d'enseigner la science du salut éternel. De là, pour divers esprits, l'inclination à croire que la science en général jouit d'une indépendance de principe à l'égard de la vérité révélée. Esprit enfantin et illogique, auquel pour peu que l'orgueil s'en mêle le savant cède parfois trop facilement.

Les sciences rationelles et les sciences historiques, en tout cas, dès qu'elles s'attaquent à l'explication des natures ou des faits, rencontrent forcément sur leur chemin quelque vérité dogmatique, à laquelle la rai-

son elle-même demande soumission. En urgeant ce principe, la philosophie chrétienne, protège le savant, auquel elle présente pour guider son vol d'aéroplane, tout un ciel constellé des points lumineux de la foi.

Et néanmoins, l'Eglise laisse encore une bien grande liberté au savant. Elle ne lui défend nullement de contrevenir, pourvu qu'il le fasse avec convenance, à des croyances pieuses qui ne sont pas le dogme, mais des persuasions subjectives ou des manières à soi de concevoir la vérité révélée. Elle lui permet de pousser aussi loin que possible ses hypothèses, et se défend d'intervenir au nom de la foi, tant que la contradiction avec le dogme n'est pas prochaine. Ce n'est pas d'ailleurs sur les certitudes de la science que la foi opère, ce serait au contraire sur les incertitudes et les hypothèses pour les fixer.

Au demeurant, l'autorité de la foi n'est pas seulement restrictive contre les empiètements de l'incompétence et les perversions de l'orgueil. Elle est en outre essentiellement fécondante et provocatrice, éclairant de la lumière éblouissante du Créateur l'ensemble des créatures.

L'on admettra aussitôt son influence captivante pour l'esprit du savant chrétien, et par voie de conséquence son rayonnement et son action morale dans la société. J'emprunte ici encore le texte de l'un de nos maîtres, le vénéré Mgr Paquet [11]: « L'Université laisse dans la pensée et dans l'âme de ses élèves une empreinte. Lorsque les maîtres ont su s'élever à la hauteur de la tâche, et lorsque les élèves eux-mêmes se sont acquittés consciemment de tous leurs devoirs, cette empreinte est faite non seulement de savoir technique, mais de curiosité intellectuelle, de probité morale, de distinction, de civisme. Il se créé dans le monde une élite qui marche en tête et d'où partent les mots d'ordres qui rallient les forces et les exemples qui entraînent. L'Université rayonne ainsi sur toutes les sphères de la vie sociale, sur tous les ordres, sur tous les programmes, sur tous les sommets de l'esprit. »

II. — *Les conditions de cet esprit universitaire parmi nous.*

Sera-t-il trop osé de faire maintenant un léger examen sur les conditions parmi nous de cet esprit universitaire dont nous venons de parler.

[11] *Etudes et appréciations*, 1922, page 70.

Les théories qui viennent d'être rappelées ont généralement été admises en principe et jusqu'à date chez nous. Mais, oserais-je le dire, je crains qu'on ne l'ait fait d'une manière trop facile et passive. Tous nos maîtres ou guère s'en faut ont été plus ou moins fidèles à la pensée thomiste ; quelques-uns seuls se sont employés à se l'assimiler d'une façon vitale et réactive. Peut-être le prestige et la valeur objective de notre enseignement philosophique nous ont-ils trop vite satisfaits. On a beaucoup vécu de répéter les docteurs. On a trop peu imité le labeur qui fouille. On n'a pas beaucoup construit de ces majestueuses synthèses personnelles propres aux esprits puissants. Dans ce continent où le travail intellectuel est dur, et où l'américanisme saisit même les meilleures têtes, l'on n'a pas beaucoup pensé en profondeur.

Nous avons reçu et transmis, je le veux bien, la bonne doctrine. Cela est quelque chose. Beaucoup même, et qui nous a gardé du matérialisme sot et du conceptualisme illusoire de Kant, au siècle dernier. Mais nous n'avons pas assez retrempé notre avoir doctrinal aux sources de la réflexion personnelle; nous ne l'avons pas éprouvé suffisamment au contact de la réalité, nous ne l'avons pas toujours débarrassé de ses scories sur des points caducs et squameux, nous ne l'avons pas soumis assez au nettoyage de la critique positive. D'avoir ainsi conservé le dépôt de la philosophie traditionnelle sans assez de réaction vitale explique peut-être que notre influence dans le monde laïque, en matière de doctrine, n'ait pas eu toute son efficacité. Nous ne l'avons pas imposé aux esprits qui nous entourent. Nous avions le soleil à nous, nous l'avons regardé sans en être assez séduit ni réchauffé, sans crier assez haut à tous nos concitoyens et à nos voisins nord-américains d'accourir se placer sous ses rayons salubres et vivificateurs. Notre mission doctrinale, comme peuple, et notre influence civilisatrice, n'en a-t-elle pas été beaucoup affaiblie, et n'en serait-elle pas compromise?

Je le veux bien, nos traditions théologiques au moins ont protégé chez nous et fait rayonner dans notre milieu la ferme pensée médiévale. Mais nous sommes en face d'une loi qui a sa réciproque. L'action corrosive du temps et l'atmosphère de notre siècle pourraient bien contaminer notre philosophie demeurée stagnante, et c'est notre théologie et notre foi elles-mêmes qui finiraient par en être atteintes.

Refaisant l'histoire de la philosophie depuis la Renaissance, Maritain [12] constate que c'est la corruption de la scolastique qui a engendré la pseudo-métaphysique moderne, ou plus exactement l'absence universelle de métaphysique dans la pensée de nos jours. Il remarque en outre que l'esprit humain, passant d'un système supérieur à un système inférieur qui a triomphé historiquement du prèmier, les caractères qui étaient dans celui-ci déformation et faiblesse se retrouvent, dans le second, règle et propriété naturelle. De là affaiblissement de l'intelligence elle-même dans son état moyen. Elle devient moins objective et se complaît plus en elle-même qu'en la vérité. Elle se heurte aux questions secondaires et déserte les questions de fond. Elle s'amuse au verbalisme et ne voit plus bien clair dans le réel. Elle caracole entre l'abstrait et le concret sans s'appuyer d'abord bien posément sur le terrain solide pour prendre ensuite, à la façon de l'aigle, un vol direct qui fonce en plein soleil. J'ai peur que nous ayons été victime de cet appauvrissement mental, malgré la richesse de notre héritage. En tout cas, c'est un péril ni léger ni chimérique contre lequel nous avons à nous garer. Et ce sera le rôle de nos Universités catholiques de nous en protéger, en nous faisant reconquérir sur nous-mêmes, sur notre ignorance et notre paresse, le trésor qui nous a été légué.

L'histoire du mouvement philosophique depuis six siècles permet d'en dégager la leçon. Notre force philosophique, notre force universitaire partant, aura pour condition une fidélité rigoureuse non seulement aux principes les plus communs, mais aux moindres principes vraiment philosophiques de saint Thomas. Il ne s'agit pas de s'attarder à retenir les éléments matériels et caducs de la synthèse thomiste, par exemple la physique expérimentale dans laquelle les anciens, selon le mot de Maritain, *enrobaient*, faute de mieux, leur métaphysique inaltérable. Non, l'outillage scientifique de l'astronomie de Ptolémée, de la théorie des graves et des légers, de celle des corps célestes incorruptibles, a besoin d'être renouvelé, tout autant que les esprits vitaux et la glande pinéale de Descartes. D'un autre côté, empruntons cette ironie au même auteur, ne nous imaginons pas être thomiste pour peu qu'on croie que Dieu existe

[12] *Antimoderne*, page 40 et suivantes.

et qu'Il a créé l'univers. Non, ce sont tous les principes *formels* de saint Thomas, qu'il faut retenir, et dont le plus insignifiant en apparence a sa place nécessaire dans une doctrine qui est organique et vivante et qui embrasse tous les aspects du réel. L'on sera thomiste, si l'on admet la théorie de l'acte et de la puissance, celle de l'essence et de l'existence, celle de la nature et des facultés, celle de la substance et des accidents, et le reste, à la façon même du Docteur angélique. Bref si l'on admet les vingt-quatre thèses déclarées par l'Eglise « contenir ouvertement les principes et les grands points de doctrine du saint Docteur ». [13]

Il n'est point question d'une fidélité servile mais d'une fidélité d'amour à l'Ange de l'Ecole. Fidélité qui fait scruter les principes de l'Ecole thomiste comme on pénètre dans une mine en exploitation pour en extraire toujours plus d'or et un métal toujours plus pur. Voilà qui fait non seulement *inventorier* les solutions données par les maîtres, mais *inventer,* au sens latin, la solution constante des problèmes actuels comme ceux du passé, grâce à un effort d'autant plus original et ferme de l'esprit qu'il s'est plus imprégné des principes et de la méthode des Docteurs. Il n'y a pas, d'ailleurs, de nouveaux problèmes philosophiques qui se posent de siècle en siècle. Ce sont toujours les mêmes avec des déterminations, des mises au point, des modes nouveaux, sous lesquels ils réapparaissent plus ou moins confusément, et qu'il faut repenser. A l'esprit philosophique de découvrir la résistance des vieux principes sous la patine du temps, et d'expliciter en des applications modernes les principes essentiels, *substratum* solide des couches d'alluvion qui se succèdent de siècle en siècle.

Voilà, certes, qui suppose pénible labeur de l'esprit. La philosophie thomiste, la philosophie scolastique débarrassée des moyens courts et des abrégés candides, la philosophie formelle, est quelque chose de difficile, qui requiert un renouvellement continuel de l'effort de penser. Elle exige dans l'esprit la formation d'aptitudes et de qualités stables rares en notre temps, des *habitus,* au sens d'Aristote; de nos jours on se contente communément des simples *dispositions.* C'est pourquoi l'opinion remplace la science dont elle s'est emparée du nom comme d'un bonnet trop grand pour sa tête, mais qui lui assure au moins la vogue et l'admiration.

[13] *Sacrée Congrégation des Etudes,* 27 juillet 1914.

Contre cet envahissement du vague et de la jonglerie des mots, nos Universités doivent se poser en forteresses. Une vraie race universitaire doit être une race intellectuelle, une race avant tout métaphysique, thomiste. Prenons garde de croire avec Descartes que s'il est nécessaire d'avoir compris, une fois en sa vie, les principes de la métaphysique, il serait très nuisible d'occuper souvent son entendement à les méditer, à cause qu'il ne pourrait si bien vaquer aux fonctions de l'imagination et des sens. Moyen sûr de se créer une métaphysique à travers l'imagination, en tout cas une philosophie toute pauvre, inféconde et sans vigueur.

Conséquemment, il y aurait désastre à abandonner les hauteurs de l'Académie pour se livrer tout entier au pragmatisme, à l'utilitarisme américain. La métaphysique, au dire d'Aristote, *ne sert à rien*, et c'est là sa noblesse. Entendez qu'elle ne sert qu'à la contemplation de la vérité, sans but pratique immédiat. Mais elle est pour cela même absolument nécessaire à l'homme, cet animal comme vous le savez « qui se nourrit de transcendentaux ». [14]

Je veux bien qu'on élimine des Universités les esprits bourgeois et qu'on fasse des cours spéciaux pour les épiciers. Mais de grâce qu'on n'oublie point, au moins, qu'il doit y avoir dans une société des hommes dont le métier est de penser.

A cet effet, il y aura lieu moins de multiplier les docteurs que de les bien former. Les maîtres comprendront que leur besogne est autre que de tourner la roue de la science comme fait un joueur d'orgue de barbarie. Ils ne chercheront pas à l'emprisonner dans les cadres tout systématiques d'un *terminisme* dont la transparence aura été altérée.

Je risquerai une dernière réflexion. [15] Une culture trop *formellement* théologique pourrait offrir, par accident, certain détriment à notre esprit philosophique et universitaire, si notre enseignement de la philosophie en elle-même était insuffisant, trop peu spécifique, et son évidence propre pas assez mise en lumière. La philosophie reçoit certes du rôle qu'elle soutient auprès de la théologie une dignité et des profits inappréciables, que nous avons déjà marqués. Néanmoins, ne cultiver la philosophie qu'en fonction des services qu'elle doit rendre à la théologie, et

[14] *Antimoderne*, page 154.

[15] Voir *Antimoderne*, page citée

ne l'enseigner profondément qu'à des ecclésiastiques, serait l'anémier dans sa vie propre, l'isoler des expériences qui la renouvellent et la vivifient sans cesse, l'arrêter dans son développement comme l'arbre que son feuillage aérien pris par le vent arrache à ses racines. Il est temps, je crois, de faire comprendre que le thomisme n'est pas, comme on a dit, une philosophie de séminaire, mais la philosophie naturelle de l'esprit humain. L'heure est venue pour cette philosophie du Docteur Angélique de se répandre dans tous les ordres de la pensée et de l'activité rationelle. Il y aura donc tout avantage à la faire rayonner largement dans les milieux laïques et au sein des Facultés que l'on croirait profanes.

* * *

Voilà qui invite nos politiques et nos juristes, nos chimistes et nos écrivains, nos médecins et nos financiers, à être thomistes. Belle gageure. Voilà qui invite nos professeurs de théologie et de philosophie à ne pas être insoucieux des progrès de la science profane et des problèmes sociaux qui se posent en notre pays. Sans entrer dans la question du programme des sciences dans les collèges, on peut à ce sujet rappeler quelques truismes.

La philosophie s'appuie sur les faits. Pour se procurer les matériaux de sa pensée, elle se sert, comme d'instruments, des vérités fournies par l'évidence sensible, et des règles établies par les sciences. Une telle dépendance est sans doute purement matérielle. Le supérieur, de cette sorte, ne dépend de l'inférieur que pour se servir de lui et non pour le servir. Il juge à sa propre lumière ce que lui apporte le serviteur dont il a besoin. On cite le cas d'un des plus sagaces observateurs des abeilles, François Huber, qui était aveugle, et qui jugeait par son intelligence ce qu'il voyait par les yeux de son domestique.

Absolue à l'égard de l'évidence sensible, au moins vulgaire, cette dépendance matérielle de la philosophie à l'égard des sciences n'est que relative et contingente. Aristote pour poser qu'il y a du mouvement dans le monde, que l'être se divise en acte et en puissance, qu'il y a un premier moteur qui est acte pur, n'a pas besoin de physique ni d'astronomie. Toutefois les propositions fournies par les sciences sont des illustrations des maximes philosophiques. La philosophie sainement construite peut se passer de tel système de propositions scientifiques, dont elle use pour-

tant en fait, selon l'état de la science en un temps donné. Si le système en question est un jour trouvé faux, la vérité de cette philosophie n'en sera pas atteinte pour cela, son langage seulement le sera, et les *illustrations* sensibles en lesquelles elle habillait ses certitudes deviendront démodées.

Le *péché* des scolastiques décadents du seizième et du dix-septième siècles, et la calomnie des pseudo-philosophes modernes a été de croire ou de dire que la philosophie Aristotéli-thomiste est liée aux erreurs de la science antique, dont elle est en réalité pleinement indépendante. Dans la mesure où elle s'emploie à interpréter à l'aide de ses propres vérités les données de fait ou les théories que la science positive tient pour établies, les erreurs ou les insuffisances de la science positive peuvent introduire par accident dans une doctrine philosophique vraie des parties caduques, signe et rançon pour ainsi dire du développement *humain* de la philosophie; elles ne peuvent *fausser* une philosophie que dans la mesure où celle-ci manque à sa nature et s'enchaîne elle-même aux disciplines inférieures. Si l'on a cru que le liquide et le gazeux diffèrent nécessairement de nature, et qu'on aurait fait appel à cet argument pour prouver la réalité des changements substantiels, la science d'où l'on est parti est à réformer, mais non point la thèse de l'hylémorphisme qui ne dépend pas *formellement* de ce fait scientifique mal interprété, mais des innombrables faits d'évidence élémentaire qui établissent les mutations substantielles.

Il faut cependant le reconnaître. Il convient, à condition que la vérité philosophique demeure en lui *libre* à leur égard, que le *philosophe soit aussi informé que possible de l'état des sciences de son temps*, afin de mieux *illustrer* ses principes, de *confirmer* ses conclusions, afin de *réfuter* les objections et les erreurs qui prétendraient s'appuyer sur les résultats de la science, afin en dernier lieu, d'*interpréter*, d'éclairer et d'assimiler les résultats acquis par les sciences, dans la mesure où ils intéressent les problèmes philosophiques. Ce sont là tout de même beaucoup de raisons.

L'étude des sciences est encore nécessaire au philosophe, en raison des conditions de la nature humaine. De la sorte il s'élève progressivement de l'imparfait au parfait et il passe par la discipline des sciences inférieures avant de s'exercer à la sagesse. Il pourra en outre distinguer plus facilement les *évidences premières* de l'expérience, d'avec certaines

interprétations vulgaires de l'expérience, telle la persuasion du mouvement du soleil autour de la terre.

Il faut enfin signaler qu'il y a beaucoup plus d'avantages pour la formation philosophique, à posséder sérieusement une seule science avec laquelle on prenne soi-même un contact direct qu'à en connaître un grand nombre d'une façon superficielle et toute livresque. Sans espérer, ce que la spécialisation des sciences dans les temps modernes rend bien impossible, posséder jamais toutes les sciences avec la perfection du spécialiste proprement dit, le philosophe doit tendre toutefois à acquérir de l'ensemble des sciences particulières une connaissance suffisamment approfondie. [16].

Voilà dans la formation du penseur, le rôle de la philosophie dans nos Universités.

* * *

Au point de vue religieux, l'Université s'éclaire de la foi, elle la fait rayonner en toutes ses chaires. Dès lors, elle devient le cerveau humain irradié de la pensée divine, prismatisant pour ainsi dire l'inénarrable lumière qui remplit l'oeuvre du Créateur et surtout celle qui resplendit dans sa demeure éternelle où il nous appelle au face à face et à la plus intime commensalité. J'omets de faire à ce sujet les observations que plusieurs ont eu l'occasion déjà de signaler.

Je ne dirai qu'un mot. Nos Universités sont catholiques, et leur philosophie doit être croyante, thomiste, sous peine d'être insuffisante et illusoire.

Les cathédrales du moyen-âge sont, à la vérité, d'incomparables monuments de pierre. Lorsqu'à travers quelque vitrail le soleil y filtre ses couleurs, je parle entre autres de Paris, de Cologne ou de Milan, on y rêve du ciel, et ces hardiesses linéaires enivrent d'infini. Nonobstant, cet infini serait imaginaire et mensonger, et l'on ne comprendrait point ces chefs-d'oeuvre morts, si l'Hôte eucharistique, raison et objet de tant de splendeurs, n'était là présent dans quelque secret tabernacle de l'une des chapelles. Ainsi manquerait-il toujours à notre synthèse des sciences humaines son explication dernière et son véritable prolongement sur les

[16] *Introduction générale à la philosophie*, Volume I, page 77.

lignes de l'infini, à moins qu'elle n'enveloppât la doctrine cachée sous les mystères de la foi. L'Université ne sera le temple de la vérité qu'à la condition de n'être point, par ses études naturelles, une simple beauté de pierre et de lumière, une pure émotion esthétique par sa culture des arts, mais bien, par sa foi, par son culte de la vérité révélée, et par son apostolat de la science chrétienne, un tabernacle qui renferme le Dieu caché sous le symbole des écritures: *quærens Jesum in libris.*

* * *

Tel est, le rôle de la philosophie chrétienne dans l'oeuvre de nos Universités. « Le monde a mis six siècles », s'est écrié l'un des thomistes contemporains les plus admirables, « à comprendre que d'avoir fait saint Thomas, et d'avoir donné aux hommes cette lumière, c'est peut-être le charisme le plus merveilleux dont Dieu ait gratifié son Eglise depuis les temps apostoliques. Soyons fidèles à saint Thomas comme à une grâce de Dieu. ». [17]

J.-M.-Rodrigue VILLENEUVE, o. m. i.,
Evêque de Gravelbourg

[17] *Antimoderne*, page 143.